



ARGENTINE. 1978 - 2002
UNE FAMILLE DÉCHIRÉE PAR L'HISTOIRE DE SON PAYS.

AGNUS DEI

AVEC MERCEDES MORÁN JORGE MARRALE LEONORA BALSARCE MALENA SOLDA JUAN MINOLINI HORACIO PEÑA MARIA IZQUIERDO IGNACIA ALLAMANDI ET ARIANA MORINI
CHEF OPÉRATEUR GUILLERMO NIETO MONTAGE ROSARIO SUAREZ DIRECTEUR ARTISTIQUE CRISTINA NEGRO SON VICTOR TENDLER GUIDO BERENBLUM JEAN GUY-VÉRAN ASSISTANT DE RÉALISATION FEDERICO D'AURIA
DIRECTRICE DE PRODUCTION BÁRBARA SAMPIETRO CHEF DÉCORATEUR FABIANA PUCCO MUSIQUES SEBASTIÁN ESCOFFET SCÉNARIO LUCÍA CEDRÓN SANTIAGO GIRALT EN COLLABORATION AVEC THOMAS PHILIPPON - AGINSKI



Mercedes MORÁN

un film de LUCÍA CEDRÓN

Jorge MARRALE



Le Monde

SYNOPSIS

En 2002, en pleine crise économique argentine, Arturo, un vétérinaire de 77 ans, est enlevé à Buenos Aires. Guillermina, sa petite-fille de 30 ans, est contactée par les ravisseurs. Pour faire face à la situation et obtenir la libération de son grand-père, elle fait appel à sa mère Teresa, fille d'Arturo. Celle-ci vit toujours en France depuis son exil avec sa fille en 1978, après la mort de son mari, opposant à la dictature. Ce retour en Argentine pèse à Teresa, en constante contradiction avec sa terre natale. Alors que mère et fille cherchent l'argent nécessaire au paiement de la rançon, des faits tragiques survenus dans le passé trouvent, peu à peu, un écho dans le présent.

**DEUX MOMENTS FONDAMENTAUX DE L'HISTOIRE DE L'ARGENTINE,
À TRAVERS LE DESTIN TRAGIQUE D'UNE MÊME FAMILLE.**



FICHE TECHNIQUE

Réalisateur : Lucia Cedron
Image : Guillermo Nieto
Son : Guido Berenblum - Victor Tendler-
Jean Guy Verran
Montage : Rosario Suarez
Musique : Sebastian Escofet
Scénario : Lucia Cedron - Santiago Giralt.

Producteurs
Lita STANTIC (Lita Stantic Producciones,
Argentine)
Serge LALOU (Les Films d'Ici, France)
Une production : Lita Stantic Producciones
- Les Films d'Ici - Goa Ltd
Avec la participation de : FONDS SUD CIN-
EMA (ministère des Affaires étrangères et
Centre National de la Cinématographie -
France) - INCAA - Ibermedia - Sogecable,
NHK, Global Film Institute

Formats : 1.1:66
Durée : 1h30
Année: 2008
Visa N° 120109

FICHE ARTISTIQUE

Mercedes MORÁN : Teresa (2002)
Jorge MARRALE : Arturo (1978/2002)
Leonora BALCARCE : Guillermina (2002)
Malena SOLDA : Teresa (1978)
Juan MINUJIN : Paco (1978)
Ariana MORINI : Guillermina (1978)
Maria IZQUIERDO : Maria Paz (2002)
Ignacia ALLAMAND : Maria Paz (1978)
Horacio PENA : General Delfione
(1978/2002)
Ana Celentano : militante (1978)

Argentine
Durée 1H28

SORTIE LE 7 MAI

NOTE DE LA RÉALISATRICE

Entre 1976 et 1983, l'Argentine a connu la dictature militaire la plus féroce et la plus sanglante de son histoire. Cette période sombre s'est soldée, entre autre, par l'exil de près de 2 millions de personnes et 30 000 disparus. Les enlèvements pour raison politique étaient alors monnaie courante.

Une vingtaine d'années plus tard, en décembre 2001, le pays a été plongé dans une terrible crise marquée en premier lieu par la démission du Président de la République d'Argentine, Fernando de la Rúa. Il en a résulté un chaos économique, politique et social que le pays traverse encore à ce jour et qui a notamment entraîné, face à la brutale paupérisation de toutes les classes sociales et au sentiment de désespoir général, une nouvelle vague d'enlèvements, cette fois-ci pour motifs économiques.

Cela fait ainsi plus de trente ans que des personnes de tous types se retrouvent prises en otage. Qu'elles soient directement ou indirectement impliquées, c'est un fait acquis que la police tolère ces enlèvements ou, pire encore, les organise. Bien que les objectifs et les

formes aient changé, la perversion avec laquelle ces actes se déroulent reste identique.

"Agnus dei" met en rapport deux moments fondamentaux de l'histoire de l'Argentine, au travers du destin tragique d'une même famille. Comme chacune, celle-ci recèle en son sein des secrets, des blessures, des rancœurs et surtout beaucoup de silences. En essayant de surmonter les obstacles qui se présentent, cette famille va trouver l'opportunité de mettre à jour et de solder certains comptes en souffrance.

En définitive, "Agnus dei" est une histoire d'amour. C'est la possibilité – éventuelle – de retrouvailles pour trois générations d'une même famille, transpercée et amputée par l'Histoire de son pays.

Le hasard de mes séjours en Argentine a voulu que je me trouve à Buenos Aires au cours de l'année 2002. L'impact que les événements de cette année-là ont eu sur moi a été tel que j'ai ressenti le besoin de rester. A l'âge de 27 ans, et après 25 ans d'exil en France, j'ai alors décidé de revenir m'installer dans mon pays natal. "Agnus dei" est, en partie, le fruit de ces retrouvailles avec la société argentine.



ENTRETIEN AVEC LUCIA CEDRON

L'écriture de votre long métrage s'est faite en parallèle avec la découverte des films de votre père...

Absolument. Il y a quelques années, je suis revenue vivre en Argentine, alors que j'avais grandi en France. Au même moment, j'ai été invitée au festival de cinéma indépendant de Buenos Aires pour présenter mon premier court métrage. Et c'est pendant ce festival qu'a eu lieu la rétrospective des films de mon père, retrouvés trente ans après leur réalisation. Tout d'un coup, je me suis vue partager l'affiche avec mon père décédé vingt-cinq ans plus tôt. C'était une sensation étrange. Et un cadeau très émouvant.

Reprendre le flambeau vous a alors semblé évident ?

Non, j'essayais toujours de me défilier. J'avais peut-être du mal à résoudre mon complexe d'oedipe. Tuer un père, c'est déjà compliqué ; mais pour tuer un père mort, il faut se lever de bonne heure. Lorsque l'idée d'Agnus dei est apparue, j'ai pris peur. Mon père était mort dans des circonstances troubles, mon grand-père avait été kidnappé au même moment... Je me demandais s'il était nécessaire de raviver ces blessures. Cette histoire était tellement complexe, tellement difficile, je me disais que

ce serait l'oeuvre d'une vie ! Puis je me suis aperçue que c'était exactement l'inverse. En Argentine, on dit "opera prima" pour un premier long métrage, mais, pour moi, Agnus Dei est mon "opera zero", un terreau sur lequel, j'espère, d'autres films pousseront.

"Agnus dei" englobe tout un pan de l'histoire contemporaine argentine. Pour quelqu'un qui a surtout vécu en France, ce n'était pas trop difficile à assumer ?

J'ai un demi-frère plus âgé qui est resté en Argentine. Paradoxalement, j'ai beaucoup plus étudié que lui l'histoire de notre pays. En France, j'étais à l'abri parce que j'étais loin, alors que lui était très exposé, et pour le protéger, sa mère a pensé à juste titre qu'il devait en savoir le moins possible. L'histoire et la politique m'ont de toute façon toujours beaucoup intéressée. J'ai vécu au Brésil à l'âge de 15 ans, à l'époque des premières élections démocratiques. Je me souviens que je manifestais dans la rue, en militant pour Lula. La société dans laquelle on vit m'a toujours importée d'une façon ou d'une autre. Du coup, parler de l'histoire argentine n'a pas été un souci. J'avais lu beaucoup de livres et j'avais même entrepris un mémoire de maîtrise sur les témoignages politiques des années 70 en Amérique du sud.

Pour vous, le cinéma a d'abord vocation politique ?

La plupart de mes cinéastes préférés, Ozu, Kurosawa, Tarkovski ou Herzog, ne sont pas forcément considérés comme politiques. Mais un film tel que "Z" de Costa Gavras m'a fait comprendre que l'on pouvait utiliser l'outil audiovisuel au service des idées. Par ailleurs, je pense que "Agnus dei" est davantage un film intimiste que politique.

Les va-et-vient entre le passé et le présent se sont imposés d'emblée ?

Oui. Selon moi, tout ce qui se passe aujourd'hui en Argentine est le produit des choses qu'on n'a pas fini de résoudre dans le passé.

Pourquoi avoir situé la partie la plus contemporaine du film en 2002 ?

La grande crise économique argentine est survenue le 20 décembre 2001. Les banques étaient fermées, la moitié avait fait faillite et les autres étaient bloquées. On ne pouvait plus fabriquer d'argent, ou en emprunter. Du coup, les gens se sont retrouvés le bec dans l'eau. Beaucoup de kidnappings ont eu lieu cette année-là. C'est également en 2002 qu'a eu lieu la réouverture des procès de la junte militaire. Des tas de gens ont été convoqués pour témoigner. Dans le film, tout ce qui est lié à l'Histoire argentine est authentique.

"Agnus dei" : pourquoi ce titre très judéo-chrétien ?

"Agnus dei", l'agneau de dieu qui ôte les péchés du monde, c'est la rédemption, la vie après la mort, l'absolution, la possibilité de renaissance et de vie. Tout cela est très présent dans le film et c'est sa problématique essentielle. A travers notamment la chanson que chante Guillermina : "il était une fois un monde à l'envers où les agneaux étaient méchants, et les loups gentils". Les apparences sont trompeuses ; selon les points de vue, les événements diffèrent.

A ce propos, le film commence sur Guillermina, la petite-fille, puis bascule sur Teresa, la fille, et Arturo, le grand-père. Il était nécessaire pour vous d'aborder cette histoire à travers trois regards différents, voire divergents ?

"Agnus dei" évoque la partialité des faits, des choses que

l'on interprète et que l'on suppose. L'histoire est racontée du point de vue de la mère et de la fille, à l'exception de deux scènes avec le grand-père. Mais c'était important pour moi de voir Arturo pleurer, afin que l'on ressente son humanité. Il sait que dans l'acte même de sauver la vie de sa fille, il la perd également à jamais. Tout au long de ce film, j'ai appris à aimer mes personnages, à essayer de les comprendre dans leurs difficultés. "Agnus dei" est fondé sur cette posture idéologique : il faut se mettre, ne serait-ce que cinq minutes, à la place de l'autre. Seuls les personnages du militaire et du policier n'ont pas trouvé un avocat en moi.

A quel point le film est-il autobiographique ?

Comme dit ma mère : les faits sont pure fiction, mais les dialogues sont littéraires. Je n'ai pas voulu faire un documentaire sur ce qui s'est passé. Mes petites histoires à moi peuvent se régler sur un divan de psychiatre. Mais je m'en suis servie pour en faire une synthèse et partager quelques idées avec les gens. Par exemple, je suis convaincue qu'on ne peut rien faire avec les morts, mais qu'avec les vivants, tout est possible. Pour revenir à votre question, je dis souvent en plaisantant que je suis la fille de Roméo et Juliette. Ma famille, c'est un peu les Montaigne et les Capulet argentins. Mon grand-père maternel était un économiste de centre droite, maire de la ville de Buenos Aires sous un gouvernement militaire. Et mon père un militant d'extrême gauche, révolutionnaire, cinéaste soutenant le péronisme. Je crois que mon film est *un récit à l'eau de rose* comparé à l'ampleur des faits réels !

On parle, depuis quelques années déjà, d'une Nouvelle vague argentine. C'est une réalité ou un mythe français ?

Une réalité. Je suis très heureuse de faire partie de cette génération de cinéastes. J'ai plein d'amis réalisateurs avec lesquels je partage des idées de façon très généreuse. Nous avons souvent en commun certains monteurs, chefs opérateurs, acteurs etc... Quand vous sentez que les choses bougent autour de vous, c'est très motivant, l'émulation est palpable, même s'il est toujours difficile de trouver de l'argent pour boucler nos budgets. Par ailleurs, contrairement à la Nouvelle Vague française ou aux films Dogme, nous n'avons pas une esthétique commune, nos films sont très différents les uns des autres. Et cette variété est une vraie richesse.

